

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

**ABONNEMENT**

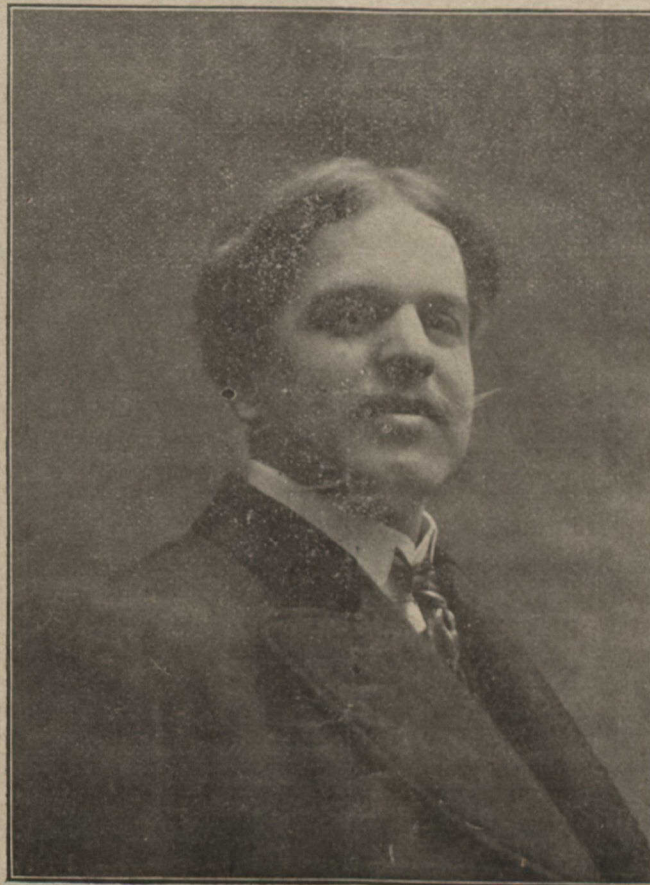
UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

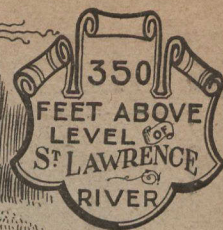


RODOLPHE PLAMONDON, ténor canadien.

**...SOMMAIRE...**

Voyage de noces [poésie].....	CH. AB DER HALDEN	Pages des Enfants.....	TANTE NINETTE
Lettre de voyage.....	FRANÇOISE	L'assiette [poésie].....	ADOLPHE CARCASSONNE
"Weep, poor Will".....	LOUIS FRÉCHETTE	Causerie.....	M. A. de LAUZON
L'utilité des écoles ménagères.....	MARIE DE BEAUJEU	Napoléon II.....	
Le ténor Plamondon.....		Au-dessus de l'abîme(feuilleton).....	TH. BENTZON
De la mode.....	G. A. de CAILLAVET et R. de FLERS	Recettes faciles, Conseils utiles, etc, etc,	

# WESTMOUNT PLATEAU



## C'EST SIMPLEMENT POUR VOUS FAIRE SAVOIR

Que la plus grande vente de lots à bâtir qui existe se fait maintenant au PLATEAU WESTMOUNT et pendant que VOUS PENSEZ D'AUTRES ACHETENT. Des centaines de chercheurs de résidences éveillés et capitalistes avisés ont visité le PLATEAU cette semaine, et à en juger par le nombre de lots que nous avons vendus, dans quelques semaines, peut-être quelques jours, nous aurons vendus les derniers sites que nous possédons dans cette charmante localité. L'empressement manifesté pour avoir des lots au Plateau, cette semaine, a été causé, naturellement, par l'annonce extraordinaire que nous avons faite samedi dernier, dans les journaux AFFIRMANT SERIEUSEMENT LA VENTE IMMEDIATE DE LA BALANCE DES TERRAINS que nous

devions céder aux termes suivants:

- PAIEMENT AU COMPTANT, \$25 SEULEMENT PAR LOT.
- BALANCE PAR VERSEMENTS MENSUELS, SI DESIRE.
- PAS D'INTERET SI C'EST PAYE DANS CINQ ANS.
- PAS D'OBLIGATION NI TEMPS SPECIFIE POUR BATIR.
- AVEC ESCOMPTES SPECIAUX DE DIX, HUIT, SIX ET QUATRE POUR CENT, si c'est payé dans un, deux, trois et quatre ans respectivement.

**GEO. MARCIL & CIE, AGENTS D'IMMEUBLES ET BUREAU PRINCIPAL: 180 RUE ST-JACQUES**  
**COURTIERS DE PLACEMENTS**

Succursale sur la propriété, ouvert tous les après-midi de 1 à 5. **ANGLE SHERBROOKE ET AVENUE DU PLATEAU** (Cinq minutes à l'ouest de l'Avenue Victoria).

Succursale de Saint-Henri: M. L. Deneau, 3671 rue Notre-Dame. Ouvert de 9 a.m. à 9 p. m.

Bureau du soir, A. Duvert, 282 avenue Duluth.

## H. J. Dietsche

**Coiffeur pour dames  
 et Perruquier artistique**

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

**2429, STE CATHERINE Ouest**

(Entre les rues Stanley et Drummond)

MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

## Edmond Giroux, Jr.

**Pharmacien-Chimiste**

**EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL  
 216 RUE SAINT-LAURENT**

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

## AVIS

Vous qui sortez par les temps humides et froids,

Vous qui attrapez facilement un rhume,

Vous qui êtes sensibles de la gorge ou des bronches,

Vous qui êtes enroués, grippés ou enrhumés,

Vous qui crachez ou qui êtes oppressés,

Prenez des

## CAPSULES CRESOBENE

Nouvel Antiseptique Volatil aux propriétés merveilleuses.

Pour prévenir ou guérir infailliblement: TOUX, MAUX DE GORGE, LARYNGITES, RHUMES, GRIPPES, INFLUENZA, BRONCHITES, CATARRHES, ASTHME, ETC.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyés aussi par la maille, exception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

**N. BEAUDRY & FILS**

**Bijoutiers Opticiens**

**212 rue St-Laurent, Montréal**

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL MAIN 210

## Le Gin est Bon pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature

## LE GIN CANADIEN MELCHERS

## CROIX ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

**BOIVIN, WILSON & CIE.**  
 Seuls concessionnaires. Montréal



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

**ABONNEMENT**

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**  
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL. MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## VOYAGE DE NOCES

(Vers inédits au "Journal de Françoise")

Le train file et la vitre tremble,  
La maison court, la forêt fuit :  
Blotissons-nous tous deux ensemble,  
Seul à seule au milieu du bruit.

Voici tomber le crépuscule,  
Le jour décroît, la clarté meurt,  
Le paysage gris recule,  
Et le train fuit dans sa rumeur.

Blotissez-vous sur mon épaule ;  
Contre mon cœur endormez-vous.  
Votre joue à présent me frôle,  
Je respire vos cheveux fous.

Et la romance cadencée  
Que chante la vitre, tremblant,  
Vous évoque, ô ma fiancée,  
Blanche dans un nuage blanc.

Le tulle flotte et s'évapore,  
L'orgue a des chants de violon,  
Et le soleil triomphal dore  
Le blanc voile et les cheveux blonds.

...Mais le train siffle et grince et file  
A travers les espaces noirs,  
Laissant la ville après la ville,  
Plaines, coteaux, fleuves, manoirs.

Il va, dévorant la campagne.  
Lumineux dans l'obscurité.  
Et sur mon cœur j'ai ma compagne  
Pour le temps et l'éternité.

CH. AB DER HALDEN.

## LETTRE DE VOYAGE

Les derniers serremments de main sont donnés. Adieu, va!

Non, pas adieu, mais au revoir. On se redit le mot, on se le repète avec persistance, afin de suggestionner le sort. Au revoir, n'est-ce pas d'ailleurs le mot le plus doux quand on prend congé de ceux qu'on aime?

Le paquebot, lentement, comme à regret, — lui aussi! — s'éloigne. Le léviathan est mal à son aise dans la rade étroite; il hésite un peu comme pour retrouver sa voie, mais, une fois le fleuve libre, devant lui, il s'élanche, il prend sa course, et bientôt les blancs mouchoirs qui, là-bas s'agitent encore, signaux d'amitié, signaux de souvenir, ont disparu à l'horizon.

Les yeux, alors, n'ayant plus besoin d'interroger la rive, se reportent sur la maison mouvante qui porte nos fortunes sur les abîmes des mers. Quels en sont les hôtes? qui sont-ils ces compagnons de route auxquels pendant huit jours, — ou davantage — notre vie sera intimement liée?

D'abord, ils nous apparaissent tous d'une façon confuse, embrouillée; jamais on ne pourra, ce semble, les différencier, tel, un groupe de Chinois, — les comparaisons, je le sais, sont odieuses, — de prime abord, sont, pour le blanc, tous les mêmes. Peu à peu l'œil saisit tout, surprend les nuances. Au bout de vingt-quatre heures, on sait fort bien que ce premier complet gris n'est pas le même que cet autre pourtant de même teinte et qu'entre ces deux monocles, il y a une différence d'arcade sourcillière qui bannit toute erreur possible.

On sait aussi que le monsieur à la cravate rouge porte mille attentions, à la dame au costume bleu, que la petite au nez retroussé a déjà changé trois fois de toilette et arrive très tard au dîner. Sans doute pour faire plus d'effet.

Nous sommes, là, des voyageurs de toutes les parties du monde. Il y en a des Indes, de la Nouvelle-Orléans, d'Europe. Peu ou point se connaissent. On interroge sur carton de luxe, la liste des passagers dont on vous a fait cadeau, afin de mettre un nom, sur tous ces visages. Et cependant, tandis même que nous voguons dans les eaux du fleuve, nous sommes renseignés sur chacun d'eux. Nous savons tout d'eux. Tout, vous dis-je.

D'où viennent ces bruits, ces indiscrètes révélations? Nul ne peut en indiquer la source. Pourtant, à quelle partie du globe qu'ils appartiennent, nous savons que ce personnage à l'air important voyage sans sa femme parce que celle-ci ne peut le supporter, que la petite au nez retroussé est une attrappe-monsieur et que le champ de ses exploits est toujours un paquebot, que... Je vous fais grâce du reste.

Le monde, le monde, ses potins, ses malveillances, ses jugements téméraires! Je me demande si la vigie qui veille seule, là-haut, à mi-mât, en est bien à l'abri.

Une jeune mariée s'en plaint à moi :

— Comment se fait-il, gémit-elle que l'on sache que je fais mon voyage de noces. Voyez, j'avais pourtant mis ma plus vieille robe.

Mais elle avait oublié de mettre l'éteignoir sur le flambeau de l'amour, qui, de son âme, rayonnait à travers son visage et nimbait sa tête trop haut l'éclatante enseigne du bonheur.

Un bruit étrange circula encore. Ce monsieur, en redingote, dès la première heure de la journée, était un médecin voyageant avec un patient dont le mal avait siège dans l'esprit.

Où était ce patient? Nous avons accusé tous les passagers, — "hors nous et nos amis" — les uns après

les autres, de dérangements cérébraux. Quelqu'un réfléchissait-il, seul :

— C'est lui, disions-nous.

Et le vide s'agrandissait autour du suspect.

Quelqu'un d'autre se mouchait-il un peu plus fortement que de raison :

— C'est lui, pensait-on, et l'on s'éloignait prudemment.

Un soir que je faisais les cent pas, sur le pont, à la lueur des étoiles, admirant la traînée phosphorescente des eaux dans le sillage du navire, un passager s'approcha de moi, et d'une voix douce, mélancolique me demanda :

— Avez-vous vu le ice-berg? Il vient de passer.

— Vraiment! fis-je, surprise; je ne l'ai pas aperçu et je le regrette. Le spectacle devait en valoir la peine.

— Il n'y a que moi qui en ai eu connaissance, continua l'inconnu, en baissant la voix. Il y avait des ours blancs, beaucoup d'ours blancs. Je leur demanderai de revenir, mais ne le dites à personne.

J'étais fixée. Je gardai cependant le secret de mon malheureux compagnon de voyage, que je ne revis plus d'ailleurs, et les soupçons continuèrent de s'égarer sur toutes les excentricités autour de nous.

Chose curieuse, le médecin n'avait aucune sympathie; il mangeait trop.

— Figurez-vous, dit quelqu'un, qu'il promène son patient à travers toutes les parties du monde qu'il n'a pas vues et qu'il désire visiter. Il fait croire aux parents que c'est le moyen d'effectuer une cure...

Constamment, j'ai devant moi, cette tête triste, aux yeux voilés, à l'âme absente, qu'on tourmentait inutilement de changements de scène et de distractions trop fortement renouvelées.

Les jours s'écoulaient; ils sont longs et monotones, en somme. On tente tout pour se distraire: les cartes, la lecture, la musique. On écoute, le soir, au piano, d'interminables lamentations anglaises dans l'espoir secret que le sommeil en sera plus hâtif et plus profond.

Et la mer, vous écriez-vous? C'est beau, c'est grandiose et sublime, mais la grande bleue manque parfois de bienveillance, et, on lui en veut pour les émotions pénibles qu'elle donne. Mais on peut la haïr: jamais on ne la méprise. Elle impose, elle subjugué; on croit ne pas l'aimer; vite, on se reprend, on l'adore.

Si elle vous secoue, parfois, comme une marâtre, elle sait aussi vous bercer comme une mère; jamais on n'a pu, comme elle, être, à la fois, si belle et si terrible, si câline et si sévère, si chantante et si hurlante, si caressante et si cruelle... La mer, c'est le mystère de la création.

Un jour vint où l'on annonça: terre. C'est le beau moment, et, pour plusieurs d'entre nous, le meilleur du voyage. Ce ne fut, cependant, qu'à travers les voiles du soir que l'on entra dans les eaux de la mer d'Irlande, et, nos yeux ne purent se reposer ni sur les verts shamrocks ni sur les sommets imposants de la Chaussée des Géants.

Liverpool brumeux se dresse devant nous. Aujourd'hui, ce sera Londres stoïque, gris et lourd. Demain, le gai, le lumineux Paris. Enfin!

Françoise.

Ce que Dumesnil, Alexandre, ont dit des grandes symphonies, de la musique d'amitié, de la musique de "chambre", je l'admire trop pour le redire. Je n'y ajoute qu'un mot—C'est que de l'homme à la femme tout est musique d'amour, musique de foyer et d'alcôve. Un duo, c'est un mariage. — J. Michelet.

◆◆◆

Le cœur ne ment pas, mais il est dupe de sa compassion qui lui fait croire qu'il aime.

◆◆◆

Les ennuis coûtent aussi cher que les plaisirs; il est rare qu'une dépense ne s'ajoute pas à une contrariété.

—Comtesse Diane.

◆◆◆

Nul homme n'est maître de sa destinée; nulle femme n'est maîtresse de son cœur.—Arsène Houssaye.

## WEEP, POOR WILL

NOUVELLE CANADIENNE

Belle soirée d'été, calme et mélancolique.

Le soleil couchant venait de disparaître à l'horizon, et les dernières lueurs du crépuscule semaient de longues traînées d'ombre sous les arbres de l'Union, un des jolis recoins de Chicago, avant que le désastreux incendie de 1871 eût rasé les quarante mille maisons dont se composait alors la Reine de l'Ouest, qu'on appelait aussi *Garden City*.

La lune gravissait doucement le pan opposé du ciel, mêlant ses pâleurs d'opale aux rougeurs qui s'éteignaient petit à petit dans la tranquillité tombée de la nuit. Pas un souffle n'ébranlait les ramures, pas une haleine ne ridait la surface assombrie des étangs.

En face de l'un d'eux, sur un des bancs rangés le long d'une allée bordée d'acacias, deux jeunes gens—deux amoureux, à n'en pas douter—causaient.

La jeune fille, avec un timbre de voix qui prévenait tout de suite en sa faveur, disait à son compagnon:

— Pourquoi êtes-vous si triste, mon cher docteur? Voyez comme la nature est belle et souriante. C'est mal de se laisser aller à des pensées sombres, quand la bonté divine met de tels spectacles sous nos yeux.

— Pourquoi je suis triste? répondait le jeune homme; c'est vous qui le demandez, Mary! Vous savez pourtant bien ce qui fait le sujet de ma tristesse.

— Vous voulez parler de notre conversation de dimanche, dernier sans doute. Je croyais que vous en aviez pris noblement votre parti.

— Cela prouve que vous ne me connaissez guère, chère amie.

— J'aurais pensé qu'un homme de votre valeur dût être plus philosophe et envisager la vie de plus haut, reprit la jeune fille. Pourquoi chercher le bonheur dans des chimères ir-

réalisables, quand il peut être si doux de jouir du présent tel que la destinée nous le fait?

— La destinée? Mais elle est entre nos mains!

— Vous vous trompez, elle est entre les mains de Dieu, qui veut que je sois votre amie, et rien que votre amie.

— Ah! c'est que vous ne m'aimez pas! s'écria le jeune médecin sur un ton désespéré. Votre ancien amour vit toujours au fond de votre cœur... Mais cet amour, vous l'oublierez un jour, Mary... le temps versera son baume sur votre deuil... et alors... Laissez-moi au moins l'espérance!

La jeune fille mit sa main dans celle du jeune homme, et le regarda longuement dans les yeux.

— Ecoutez-moi, dit-elle, vous avez aimé vous aussi?

— Hélas!

— N'importe; vous avez aimé sincèrement?

Je l'admets.

— Et vous avez oublié?

Oui, depuis le premier instant où j'ai plongé mon regard dans le vôtre. Serait-ce là ce qui vous préoccupe?

— Oh! mon Dieu, non; j'ai foi absolue en votre loyauté; croyez-vous à la mienne?

— Aveuglément, mademoiselle.

— Eh bien, prenez-en ma parole, si la plaie de votre cœur s'est cicatrisée, la mienne n'est plus qu'une vague reminiscence du passé, depuis que...

— Achevez!

Je ne vous l'ai jamais cachée, mon amie... Depuis que votre main a touché la mienne.

— Mais alors vous m'aimez!

— Mon cœur vous appartient tout entier, vous le savez bien. Que voulez-vous de plus?

— Vous m'aimez dites-vous... Et cependant...

— Et cependant ce n'est pas près

de moi que vous devez chercher le bonheur.

— Mais pourquoi donc, mon Dieu, pourquoi? s'écria le pauvre amoureux en se tordant les mains.

— Parce que le destin ne le veut pas! fit solennellement la jeune fille.

Le malheureux pencha son front sur ses genoux, pendant que celle qu'il avait nommé Mary ajoutait sur un ton plus enjoué:

— Voyons, voyons, mon ami, chassez de votre cerveau ces vilains papillons noirs; souriez-moi, dites-moi des vers, de jolis vers... Allons, plus de tristesse, ou je vous gronde!... Tiens, écoutez! en voici un beaucoup plus sévère que moi... Vous avez entendu?

— Qui? Cet oiseau?

Oui; n'a-t-il pas dit: *Whip poor Will*? C'est un avertissement. Vous vous appelez Guillaume, en anglais William, en américain Will. N'est-ce pas cela? fit la jeune fille en feignant une gaieté qu'elle n'avait pas dans le cœur.

Et, pour achever de détourner le cours de la conversation, miss Mary Fairfield se mit à faire une petite dissertation ornithologique à Guillaume Des Isles, qui l'écoutait plutôt en buvant le son de la voix qu'en prêtant attention au sens des paroles.

— C'est peut-être la première fois que vous entendez cet oiseau, dit-elle. C'est une espèce d'engoulement particulier à l'Amérique. Il est assez rare dans cette partie du pays; mais chez nous, en Virginie, il pullule à cette saison. Son nom lui vient des trois notes aiguës qu'il lance ainsi dans les nuits calmes, et auxquelles les imaginations populaires ont adapté les trois monosyllabes *Whip poor Will*, qu'il articule assez distinctement, du reste, comme vous avez pu le remarquer.

A cet instant, les trois notes mélancoliques se firent entendre de nouveau sous la feuillée sombre:

--- *Whip poor Will!*

Un sourire amer passa sur les lèvres du jeune homme.

— Le pauvre oiseau ne sait pas très bien l'anglais, dit-il. Il commet

une faute de prononciation dont vous m'avez corrigé vous-même. Ce n'est pas *Whip poor Will* qu'il veut dire, c'est *Weep, poor Will!*

— *Poor Will!* soupira Mary comme un écho, en passant doucement sa main sur la joue de son ami.

Celui-ci saisit la petite main dans les siennes, et la couvrit de baisers fous pendant que deux grosses larmes où tremblait toute son âme coulaient silencieusement de ses yeux, et que l'oiseau des tropiques, sous son abri de feuillage, jetait à la lune ses trois notes mystérieuses:

--- *Weep, poor Will!*

Pleure, pauvre Guillaume!



Guillaume Des Isles était né à Montréal, d'une ancienne famille française. Il avait fait de brillantes études, et venait d'obtenir son diplôme de médecin, lorsque sa mère mourut. Il en fut inconsolable. Pour surcroît, son père, jeune encore, se maria au bout d'un an, ce qui acheva de briser les liens qui retenaient le fils à la famille et au foyer.

Quelque temps après, le cœur déchiré par un de ces amours néfastes qui empoisonnent quelquefois toute une vie, le jeune médecin allait se laisser aller au découragement et se renfrogner pour toujours dans le morne accablement de ses illusions détruites, lorsque se déclara la guerre dite de Sécession — guerre longue et meurtrière qui changea bientôt les Etats-Unis en un vaste camp où venaient s'enrôler par milliers les désœuvrés ou les désenchantés de toutes les parties du monde.

La cause du Nord, où l'on combattait pour l'abolition de l'esclavage, avait les sympathies de tous les amis du progrès et de la civilisation. Guillaume des Isles dit adieu à son pays, traversa la frontière, et, laissant derrière lui, enveloppés dans le même suaire, tous ses rêves d'avenir et ses espoirs de jeunesse, alla prendre du service dans l'armée du général Banks, sans autre ambition que celle de donner sa vie, inutile désormais, au bénéfice d'un principe sacré.

Ses connaissances chirurgicales le favorisèrent, et il venait d'atteindre le grade de chirurgien-major, lorsque la prise de Richmond mit fin à la terrible guerre civile, qui avait lavé dans le sang la tache honteuse que la plus vaillante des démocraties modernes avait hérité de l'antique barbarie.

Le major Des Isles, devenu tout à fait américain, s'était alors dirigé vers Chicago, la ville de progrès par excellence, et y avait ouvert une étude de médecin, pour recommencer une vie nouvelle.

Le temps avait fait son œuvre: les chagrins du pauvre garçon s'étaient apaisés; mais la gaieté n'était pas revenue. Il ne regrettait plus la femme sans cœur qui l'avait trahi, mais — c'est à ce prix que s'achète l'expérience — l'orage semblait avoir flétri pour toujours la fleur de ses croyances naïves. Il n'avait pas encore trente ans, et se croyait incapable de jamais aimer.

Un de ses camarades de régiment, jeune officier riche et distingué, habitait Chicago avec sa famille, qui tenait le haut du pavé dans l'un des quartiers les plus *select*. Des Isles n'aimait guère le monde, mais il n'avait pu refuser l'invitation d'entrer en relation sociale avec les parents de son ami. Il rencontra chez eux, un cercle d'élite, où, beau cavalier, de port et de manières aristocratiques, parlant un anglais très pur, quoique avec un léger accent étranger — ce qui ajoutait, disait-on, une grâce de plus à son langage — il devint bientôt un favori.

On le savait instruit, de bonne maison, de mœurs irréprochables; on savait qu'il avait glorieusement fait son devoir de soldat pour une cause qui n'était pas la sienne; il n'en fallait pas plus pour créer un vif intérêt autour de sa personne, et cela le réconciliait petit à petit avec le monde, en lui ouvrant le cœur à des impressions nouvelles.

Un soir, une jeune fille d'une rare beauté, à qui il venait d'être présenté, lui adressa la parole:

— Vous êtes français, docteur?

— Oui, mademoiselle.

— Notre pays doit beaucoup à la France, monsieur, et c'est toujours une aubaine pour les vrais Américains que d'avoir l'occasion de manifester leurs sympathies à des Français.

— J'en suis charmé, mademoiselle, mais je regrette de n'avoir que peu de droit à ces sympathies. Je ne suis français que de race, étant né au Canada.

— Vous êtes canadien ? Vous devez connaître Montréal alors.

— C'est ma ville natale, mademoiselle ; la connaissiez-vous aussi ?

— Mais sans doute... Comme cela se trouve !... J'y ai passé un an, à étudier le français chez un pasteur qui avait connu ma famille, en Virginie...

— Ah ! vous êtes sudiste, dans ce cas...

— De naissance, monsieur, de naissance seulement. Ce sont les opinions de mon père qui nous ont forcés d'émigrer. Et si nous avons de la reconnaissance envers les Français de l'ancien monde qui ont aidé notre pays à conquérir son indépendance, nous aimons aussi les héros qui sont venus nous prêter l'appui de leur courage dans la terrible crise que nous venons de traverser — surtout quand c'est encore le sang français qui coule dans leurs veines ! ajouta la jeune fille dans un élan d'enthousiasme.

Notre ami écoutait, avec une émotion visible, cette voix harmonieuse qui lui parlait avec tant de chaleur de la France, de son pays natal, de la noble cause qu'il avait embrassée : et, à mesure que la conversation se prolongeait, il se sentait envahir par un sentiment plus tendre qu'il ne se serait cru capable d'en éprouver.

— De sorte que, dit-il, vous devez parler le français, mademoiselle...

— Oh ! assez difficilement, monsieur ; je n'ai guère l'occasion de le cultiver ici, vous comprenez. Très peu de livres, point de journaux...

— Mais, j'en ai, moi, des livres et des journaux français, miss Fairfield ! s'empressa d'interrompre l'an-

ancien officier ; et si vous me permettez...

— C'est trop de bonté vraiment, monsieur Des Isles.

— Et nous parlerons français ensemble quelquefois, voulez-vous ?

— J'en serai bien heureuse, monsieur.

Et les deux interlocuteurs échangèrent inconsciemment un de ces regards qui, s'ils ne décident point de toute une vie, laissent au moins une impression souvent ineffaçable.



On conçoit qu'après une conversation comme celle que nous venons de rapporter, un courant de sympathie profonde s'établit de suite entre les deux nouvelles connaissances.

Miss Mary Fairfield paraissait avoir vingt-cinq ans au plus. Nous avons dit qu'elle était belle ; c'était — ce qui vaut mieux encore — une créature exquise. Elle était instruite, d'un jugement solide, d'une distinction suprême, d'une délicatesse de sentiments qui perçait dans toutes ses paroles et dans tous ses actes, — avec juste ce léger grain de romanesque qui fait vibrer l'âme sans altérer le sens pratique de l'esprit.

Entre deux caractères si bien faits pour s'entendre, les relations sociales ne pouvaient manquer de se transformer bientôt en relations intimes. L'estime mutuelle devait engendrer l'amitié ; celle-ci devait amener les confidences du cœur ; et quand deux cœurs s'ouvrent l'un à l'autre, l'amour ne tarde guère à se glisser entre les deux.

Une coïncidence y aida. De même que Guillaume Des Isles, miss Fairfield avait eu, elle aussi, ses désenchantements et sa blessure au cœur. Elle avait aimé de toute son âme un jeune planteur de la Virginie engagé par traditions de famille dans le parti de la Sécession. Les troubles politiques qui avaient entraîné l'émigration de la famille Fairfield, et qui finalement devait dégénérer en une gigantesque lutte fratricide, avait d'abord creusé un abîme entre les deux fiancés. Puis, une décharge d'artillerie meurtrière — oh ! les guer-

tes civiles ! — en fauchant l'un dans sa fleur, avait brisé le cœur de l'autre, et enseveli tout espoir de réconciliation dans les tranchées ensanglantées de Gettysburgh.

Les confidences avaient été mutuelles, naturellement. Tous deux avaient aimé, tous deux avaient souffert, tous deux avaient connu l'amertume de l'exil, tous deux avaient dû dire adieu à leurs souvenirs d'enfance, en même temps qu'à leurs rêves de jeunesse : cette quasi-similitude de destinée en fit bientôt deux inséparables.

Tendresse toute fraternelle d'abord, mais qui ne tarda pas, à mesure que s'oblitéraient les cuisants regrets du passé, à provoquer l'échange des deux âmes. Il se fit presque à leur insu, dans un de ces moments d'expansion dont l'impression délicieuse suit l'homme à travers la vie, comme les parfums pénétrants qui embaument l'atmosphère longtemps après que s'est fanée la fleur qui les a produits.

Ce ne fut d'abord, entre les deux amoureux, qu'un vague abandon des cœurs, sans but précis, sans projet arrêté — entraînement pour ainsi dire inconscient, sans calcul comme sans hésitation. Ivresse des âmes où les sens ne sont pour rien, où les préoccupations de l'avenir ne comptent pas, où les côtés pratiques de l'existence disparaissent dans le rayonnement d'un bonheur d'autant plus irréfléchi qu'il était plus inattendu !

Ils s'aimaient pour s'aimer, sans se demander ce qui les attendait au bout de leur sentier fleuri.

Guillaume s'éveilla le premier de ce rêve enchanteur, et parla mariage. La jeune fille parut surprise ; puis, avec un regard attendri, et une infinie tristesse dans la voix :

— Ne parlons point de l'avenir, dit-elle ; jouissons du bonheur présent, cela vaut mieux.

Le jeune homme n'insista pas ; mais, s'il ne parla plus d'avenir, il ne se fit pas faute d'y penser. Il redoubla d'efforts et d'ambition ; et le succès, ami du travail opiniâtre et assidu, couronna largement son acti-

vit. En deux ans, il tripla sa clientèle, conquiert une enviable position parmi ses confrères de la faculté ; bref, c'était la fortune qui lui souriait. Et maintenant, se dit-il, je crois avoir le droit de parler d'avenir!

Malheureusement, celle qu'il aimait n'avait pas changé d'avis.

— Restons amis, dit-elle ; voulez-vous ? Amis, cela me semble si doux ! amis, cela veut tout dire ! Que faut-il de plus pour remplir le cœur ?

— Mais, reprenait le brave garçon, je ne suis pas voué à un célibat perpétuel ; je ne dois pas renoncer de gaieté d'âme au bonheur de la famille... Ni vous non plus, du reste... et nos relations...

— Peuvent écarter d'autres prétendants... C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? Oh ! soyez tranquille pour ce qui me regarde ; notre amitié m'est mille fois plus précieuse que toutes les chances d'avenir que je pourrais rêver. Quant à vous, vous êtes jeune, vous avez devant vous de brillantes perspectives : une autre femme fera mieux votre bonheur que moi.

En présence d'un si étrange parti-pris, le pauvre Guillaume ne savait que penser. Il attendit encore ; il attendit un an.

Un dimanche — c'est à cette circonstance qu'il est fait allusion au premier chapitre de cette singulière histoire — il se présenta suivant sa coutume chez son amie ; il portait un crêpe à son chapeau.

— Mary, dit-il, avec une émotion qui faisait trembler sa voix, mon père vient de mourir ; je suis son seul héritier ; vous ne refuserez plus d'être ma femme, n'est-ce pas ?

Miss Fairfield leva sur le jeune médecin ses grands yeux attendris.

— Mon cher ami, dit-elle, auriez-vous pu croire que je refusais votre nom pour des motifs intéressés ? Ce serait me faire injure !...

Abrégeons.

Ce soir-là, quand Guillaume Des Isles prit congé de son amie, en lui baisant respectueusement la main suivant son habitude, une décision

inébranlable était entrée dans son esprit.

Nous avons assisté à l'entrevue qui suivit. Cette entrevue était un adieu déguisé. Toute la semaine durant, le jeune homme avait fait ses préparatifs comme pour un long voyage. Le lendemain, après avoir écrit une lettre déchirante à celle dont l'affection avait doré ses jours d'exil, il reprenait le chemin de son pays, pour s'en aller vieillir seul et désolé sous le vieux toit paternel, à jamais désert pour lui maintenant.

Nous saurons plus tard ce que devint le pauvre solitaire.

La voix de l'oiseau nocturne avait été prophétique :

*Weep, poor Will !*



De longues années sont écoulées.

La belle Mary Fairfield est retournée en Virginie après le retour de Guillaume Des Isles au Canada.

Au mois de juin de l'année dernière, celui-ci, qu'on aurait eu peine à reconnaître sous son nouveau costume, reçut une lettre de faire-part bordée de noir, et qui portait le timbre de Richmond. Il l'ouvrit tout tremblant.

Cette lettre en contenait une autre ; et notre vieil ami faillit tomber à la renverse en reconnaissant la chère écriture qui avait tracé la suscription.

Voici ce qu'il lut à travers ses larmes :

— "Cher ami,

"Mes jours sont comptés, mais je ne veux pas mourir sans vous avoir demandé pardon. Vous m'avez peut-être crue fautive ou frivole : détrompez-vous. On ne ment pas, à l'heure où j'en suis, et je tiens à vous répéter une dernière fois les paroles que je vous ai dites, sur un des bancs de l'Union Park de Chicago, la dernière fois que nous avons causé ensemble : "Vous seul avez possédé mon "cœur tout entier!"

"Par malheur, un obstacle s'opposait à notre union : vous me croyiez plus jeune que vous, quand, au contraire, j'étais votre aînée de quatre ans. Si je ne vous en ai pas fait l'a-

veu dans le temps, la coquetterie n'y était pour rien, croyez-moi. C'est parce que j'étais sûre que vous insisteriez quand même. Et lorsque vous me demandiez de partager votre vie, je vous voyais dans l'avenir, à quarante-cinq ans, dans toute la force et l'éclat de l'âge viril, et moi suspendue à votre bras, vieille femme ridée, blanchie, frisant la cinquantaine ! J'ai voulu vous épargner cette tristesse : vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

"Ne pleurez point, nous avons eu notre part de bonheur dans la vie. Nous nous retrouverons dans un monde où l'on ne vieillit pas. Adieu !

"MARY".

Huit jours plus tard, à la tombée de la nuit, un prêtre, qui semblait cassé avant l'âge, était agenouillé sur une tombe, dans un des cimetières de l'ancienne capitale virginienne.

Cette tombe, c'était celle de Mary Fairfield.

Ce prêtre, c'était l'ex-officier de l'armée du Nord, l'ancien médecin de Chicago, Guillaume Des Isles, depuis vingt-cinq ans missionnaire auprès de ses compatriotes établis aux Etats-Unis.

Tout à coup, une voix qu'il n'avait pas oubliée retentit dans le feuillage :

--- *Weep, poor Will !*

Le vieillard cacha sa tête blanche dans ses mains, et fondit en larmes.

Louis Fréchette.

## CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE

L. H. Créault, directeur

La rentrée des élèves du Conservatoire d'Art Dramatique a eu lieu le 10 de septembre dernier.

Le programme d'enseignement embrasse toutes les branches de l'art dramatique, et des médailles d'or et des diplômes seront présentés aux lauréats de chaque cours en juin 1907.

Le Conservatoire a pour mission de faire connaître et apprécier les réels talents des nôtres et d'en favoriser l'épanouissement.

Mme D. Dupuis, secrétaire, recevra les inscriptions tous les jours de 2 à 5 h. p.m., et de 8 à 9 h. le soir, 88 rue Saint-Denis. Tél. Bell Est: 4920.



## L'UTILITE DES ECOLES MENAGERES

(Suite)

Dans les écoles ménagères, il faudrait enseigner ces notions d'hygiène de l'enfance d'une manière expérimentale. Il est à souhaiter que l'École ménagère ait à côté d'elle sa crèche modèle, que les jeunes filles de la bourgeoisie et que les filles du peuple fassent à l'école même, le stage de leurs futures missions maternelles. Tout en rendant service aux mères qui travaillent en gardant leurs enfants, elles s'intéresseront en s'amusant, elles acquerront en même temps une jeune expérience qui leur viendra, bien en aide le jour, où, devenues épouses et mères, elles auront à entourer de leurs prévoyante tendresse des petits êtres.

IX. La comptabilité domestique.— Problèmes de tous les jours. — Le budget du foyer. — La comptabilité ménagère, livres à tenir. — Recettes et dépenses. — Des achats en général. — Dépenses nécessaires, dépenses inutiles. — L'économie dans les achats ; comment bien acheter ? La prévoyance dans les achats. Le paiement au comptant, ses avantages. —

Cette partie du programme n'apporte rien de nouveau.

La balance, son utilité dans le ménage. — Recettes d'une semaine, d'un mois. — Etablissement d'un budget pour un ménage ouvrier et pour un ménage bourgeois. — Etablissement des prix de revient d'un repas, par mets, par tête et par jour. — Notes et factures. — De quelques actes de commerce les plus ordinaires.

X.—Economie sociale et hygiène sociale. — Travail et richesses. — Le travail source de l'indépendance pour l'homme et pour la femme.

Cette partie du programme est nécessaire pour l'éducation sociale — loi de la solidarité.

Aussi loin que votre maison étend son ombre, s'étendent vos responsabilités. Ruskin disait: "Autant de

charité que vous voudrez, mais pas de justice.

Les industries féminines. — Professions et métiers accessibles aux jeunes filles. — Les industries à domicile. — Catégories de femmes contraintes au travail industriel. — Part du travail féminin dans la production des richesses. — Réglementation du travail des femmes. — Travaux féminins à la ville. — Travaux féminins à la campagne. — L'épargne ; en quoi consiste-elle. — Formes de l'épargne. — Caisses d'épargne. Caisses d'assurance, caisses de retraite. — Sociétés de secours mutuels ; compagnies d'assurances sur la vie.

### CAISSES D'EPARGNE

Il convient d'habituer les fillettes à mettre de côté l'argent de poche qu'elles reçoivent. Dès l'enfance, on les prémunira contre la manie de gaspiller, — on leur fera comprendre la nécessité de l'épargne, son mécanisme, ses bienfaits.

Pour prémunir la société contre le fléau alcoolique, c'est à l'enfance qu'il faut s'adresser, c'est elle qu'il importe de sauver. En Angleterre fonctionnent les "Band of Hope" depuis 50 ans. En Belgique, en Suisse, en France, en Suède, on donne des cours de science, d'hygiène et de morale qui se rapportent à cette question.

XI. Pédagogie maternelle. — L'évolution physique, intellectuelle et morale de l'enfant. — Programme d'éducation. — Surmenage et malmenage. — Le rôle de la mère dans l'éducation. — L'éducation à l'école et au foyer doivent se compléter. — Les devoirs de l'enfant.

XII. Eléments d'agriculture et d'horticulture (surtout dans les écoles de campagne). — Le sol, le jardin, le jardin potager, jardin fruitier. — La ferme, la basse-cour. — Le

XIII. Eléments de droit usuel. — La constitution, les grands services publics. — Les principaux contrats ; les actes de la vie civile ; état civil. Mariage, puissance paternelle.—Condition juridique de la femme dans la famille.

Je sais que sur ce sujet vous avez déjà eu des leçons aussi pratiques qu'utiles. Voilà pour le programme théorique. Voyons les exercices et travaux pratiques.

I. Nettoyage. — Soins de propreté journaliers d'un appartement. — Balayage, lavage, de la vaisselle, des ustensiles de cuisine, etc. Repassage des couteaux. — Nettoyage des vitres, des glaces, des boiseries. — Entretien des meubles. — Entretien de la propreté dans la chambre à coucher.

II. La cuisine. — Principes. — Application des axiômes généraux de cuisine ordinaire. — Achat des substances alimentaires. — Ordre des repas, leur composition, variation des menus d'après la saison. — Préparation et lavage des aliments avant la cuisson ; peler, éplucher, hacher, égoutter, etc. Préparation des viandes. — Nettoyage des poissons. — Préparations culinaires et modes de cuisson. — Bouillons, potages aux légumes, pot-au-feu. — Purées.

Les viandes bouillies, rôties, grillées, étuvées, sautées, hachées, fumées, salées, avantages respectifs de divers modes de cuisson. — Manière de cuire un rôti. — Préparation de la volaille et du gibier. — Les ragoûts ; principes et préparation. Valeur nutritive du ragoût ; différents ragoûts.

Les œufs ; préparation des œufs : à la coque, durs, sur le plat, bouillis, pochés, omelettes ; au naturel, aux fines herbes, au fromage, au lard, au jambon, aux confitures, etc. ; œufs à la neige, crèmes. Les poissons, leur valeur alimentaire.—Principaux modes de cuisson.

Les légumes : légumes bouillis, frits, étuvés, et passés, braisés, en pâtés.

Cuisson des légumes verts, cuisson des légumes secs. — Préparation des salades.

Les sauces, leur utilité. — Base des sauces ; les roux blancs et roux bruns. Sauces blanches, au beurre, Béchamel, Blanquette. — Sauces brunes, madère, piquante, sauce à base d'huile et de vinaigre. Liaison des sauces. — L'art d'accommoder les restes, restes de viande, de légumes. — Préparation de féculents et de pâtes alimentaires, riz, macaroni, vermicelli, semoulé, nouilles. Préparation de compotes de fruits. — Pâtisserie, desserts, biscuits, gâteaux, crèmes.

A ce sujet, on pourrait dire que souvent les jeunes filles s'imaginent avoir travaillé quand elles se sont fatiguées au profit de leur gourmandise ! La confection d'une immense quantité de dessert et de friandises quand même elle serait payée au prix d'un très rude travail n'apporte-t-elle pas plus de dommage que de profit. Une sage maîtresse de maison ne travaille-t-elle pas plus utilement lorsqu'elle s'efforce de varier la cuisine par la préparation intelligente de chaque morceau de viande, par un usage parfait des légumes, des fruits, etc., etc. ?

Préparation des boissons : cafés, thé, cacao, chocolat, citronnades, etc.

Préparation de conserves, de fruits, confitures et sirops.

Utilité d'une provision de bois, de charbon, de légumes, pommes de terre, carottes, oignons.

Cuisine spéciale pour enfants : panades et bouillies. Préparations pour maladies, lait de poule, tisanes, sinapismes, cataplasmes.

Prix du repas. — Quantité et prix de revient des divers ingrédients. — Calcul du prix de revient d'un repas par mets et par tête.

IV. La mise du couvert. — Manière de dresser la table et de la garnir à peu de frais. Art de découper les viandes et de présenter un mets. Décoration des plats.

Rangement de la vaisselle et des accessoires du repas. Servir, desservir.

V. Lessivage, blanchissage et repassage ; succession des opérations. Linge blanc et linge de couleur, amidonnage.

Naturellement, le travail à l'aiguille entre dans le programme pratique de l'École ménagère. On enseignera, d'abord les travaux d'une absolue nécessité pour un ménage ; les exercices de couture usuelle et de raccommodage feront la base solide de l'instruction, coupe, confection, lingerie.

Les premiers éléments de couture seront enseignés au moyen de châssis-canevas. On fera progressivement passer sous les yeux de l'élève des pièces présentant les divers éléments de la couture, ou les divers genres de rapièssage, de reprise, de ravaudage et de remaillage, que l'élève aura accomplis au cours des leçons.

Il y aurait encore bien des détails à vous donner, mais il faut abrégé. Il est évident que ce programme, tant théorique que pratique, doit être en quelque sorte dosé suivant l'âge et le degré de culture des jeunes filles.

Les indications fournies aux élèves doivent être conformes aux principes établis par la science ; il faut faire la guerre très doucement aux préjugés courants. Des tableaux spéciaux pourront faciliter la tâche des institutrices.

Chaque école ou classe ménagère tâchera de constituer une sorte de musée domestique, où seront réunis des échantillons et des modèles de vêtements et d'alimentation. Le lin, le coton, la laine, la soie, ustensiles de cuisine, épicerie, pâtes, substances employées pour le lavage. Herbarium de plantes potagères ou médicinales. La botanique peut être utile à une ménagère, si cette étude est faite au point de vue ménager. Il faut se servir dans l'École ménagère des connaissances générales.

Le régime de toute école ou classe ménagère doit être conçu de manière à inspirer aux élèves des habitudes d'ordre et de propreté. L'ordre et la propreté avant tout et dans tout.

L'ordre exige du temps et, quoique ce temps se retrouve amplement et devient plus tard une économie, on ne peut cependant pas toujours se forcer à la patience nécessaire pour prendre les objets avec ordre,

et pour les remettre en place avec ordre. La prudence nous recommande donc de nous faciliter cet ordre et de placer chaque chose dans un endroit aisément accessible.

Dès qu'on s'est servi d'un objet, il faut le nettoyer, et si c'est nécessaire, le raccommoder avant de le serrer et non attendre qu'on en ait de nouveau besoin.

Apprenons aux enfants à être et à demeurer propre ; apprenons-leur à se soigner, afin qu'ils acquièrent de la vigueur et de l'endurance. L'homme doit rechercher la pureté de l'âme non seulement, dans un corps sain, mais dans un corps propre ; la propreté est la condition première de l'hygiène et de la vie. Rendons la propreté agréable. Au sortir de l'école l'enfant conservera ses habitudes de propreté.

Souhaitons que dans l'avenir à chaque école soient annexées une belle classe de cuisine, une buanderie, une salle de couture. Que l'on y trouve aussi une salle de bains.

Un plan aussi vaste paraîtra peut-être aujourd'hui une déraisonnable utopie ? Qu'importe ! A chaque innovation les hommes n'ont-ils pas coutume de se récrier ? Une fois l'expérience faite, ils s'en félicitent et se querellent pour se disputer le mérite de la priorité. Laissons dire, laissons faire, l'œuvre s'accomplira.

Marie de Beaujeu.

Il pleut à torrents.

—Julie ! crie madame à sa femme de chambre, courez vite chez la modiste, vous lui direz de ne pas oublier mon chapeau.

—Puis-je emmener Azor, madame ?

—Etes-vous folle Julie ? Vous ne voyez donc pas qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.

◆◆◆

Au cercle.

—Moi je préférerais épouser une petite femme qu'une grande.

—Pourquoi cela ?

—Parce que entre deux maux il faut choisir le moindre.

## Le tenor Plamondon

Monsieur Rodolphe Plamondon, le remarquable ténor canadien, donnera un concert au Monument National, le premier octobre avant de repartir à Paris. Nous sommes heureux de reproduire un article eu "Musical America", de New-York en même temps que le portrait du célèbre artiste.

"Paris, le 27 mars.— Depuis le commencement de la saison musicale, le nom de Rodolphe Plamondon a paru presque chaque dimanche au programme soit de la Société des Concerts (Concerts du Conservatoire), soit des concerts Colonne, soit des concerts Lamoureux. Son succès a été remarquable chaque fois et on lui donne, ici, le nom de "ténor classique par excellence."

"Rodolphe Plamondon quitta Montréal en 1895 et se rendit à Rennes dans le but d'étudier le violoncelle ; il suivit les classes du Conservatoire de cette ville et remporta la "Médaille de vermeil", lors des concours de fin d'année. Il vint alors ici, 1896, et sur les conseils de Monsieur Giraudet, du Conservatoire National de Musique et de Déclamation, il décida de se livrer à l'étude du chant. En moins d'un an, le jeune Plamondon, alors âgé de vingt et un ans, chantait dans les nombreuses soirées musicales que donnent les plus riches familles de la capitale ; il devint rapidement aimé pour sa belle diction et pour sa voix exquise."

"Pendant l'automne de 1898 il accompagna le compositeur Bemberg en Angleterre et chanta à Londres devant le Prince de Galles (maintenant le roi Edouard) à deux reprises différentes, et fut reçu partout à bras ouverts ; son nom parut sur divers programmes aux côtés de ceux de Mesdames Calvé, Melba, Blanche Marchési, Pol Plançon, et autres grands artistes. Il donna une soirée musicale au Palais Devonshire,, avec le concours des artistes de Covent Garden, et de Hollman, le violoncelliste, de Wolff, le violoniste, de Plançon, Mlle Zélie de Lussan et autres."

"La carrière opératique de Rodolphe Plamondon comprend le casino de Vichy, 1900, le Caire et Alexandrie (Égypte), 1900-01, le Théâtre

de Monte-Carlo. En août 1905 il chanta "Les Troyens à Carthage", de Berlioz, au Théâtre Antique d'Orange, avec Madame Félicia Litvinne et Rousselière, de l'Opéra, devant un auditoire de 7,000 personnes. En cette circonstance l'Orchestre Colonne et ses Chœurs avaient été engagés ; Colonne l'engagea immédiatement pour répéter cette œuvre à deux de ses concerts dominicaux."

"Rodolphe Plamondon a épousé Mlle Marie Dufrique, fille du célèbre chanteur ; c'est une excellente cantatrice qui s'est fait entendre souvent à Paris où elle compte de nombreux amis."

Depuis la publication de l'article précédent notre compatriote a marché à pas de géant dans la voie des succès : il a remplacé Van Dyck, à l'Opéra, dans la Damnation de Faust avec un triomphe tel qu'il lui fallut rechanter cette œuvre peu après, au Trocadero. Il créa "Le Songe de Gérontius", poème du Cardinal Newman et musique de Sir Edward Elgar, le 25 mai dernier, sous la direction de Camille Chevillard avec l'Orchestre Lamoureux.

## DE LA MODE

Mme Dupont de la Nièvre, Mme des Friquettes et la baronne Oviedo prennent le thé en l'honneur d'un printemps délicieusement anachronique, dans le jardin de l'hôtel des Friquettes. Le soleil qui vient de faire une brillante rentrée en scène, s'insinue sous les chapeaux chargés de roses et s'amuse à jouer à travers les chevelures invariablement blondes. Toasts, whisky, amandes grillées, crème et dentelles de Chantilly, friandises, petits fours. On parle théâtre, puis toilettes. Le marquis d'Auberive se mêle à la conversation, avec ce scepticisme charmant qu'ont volontiers les hommes à principes, tandis que le jeune vicomte d'Arzac affirme par des silences pas assez prolongés son irrémédiable distinction.

Mme des Friquettes.—Oui, mon cher marquis, vous avez raison, on ne sait plus à qui se fier. Le ciel lui-même nous joue des tours. A l'ordinaire, le printemps venait petit à petit. Il nous donnait le temps de prendre nos mesures et d'échelonner nos essayages. Et voilà que maintenant, v'lan ! tout à coup, il arrive comme...

D'Arzac.—Comme mars en carême.

Mme d'Oviedo.—C'est un mot ?

D'Arzac.—Je crois... je crois...

D'Auberive.—Que voulez-vous, chère madame, les saisons ont perdu la tête. Elles aperçoivent dès l'hiver des fruits et des fleurs magnifiques sur votre table, si bien qu'elles ont peine à s'y reconnaître. Alors, elles se trompent.

Mme Dupont de la Nièvre.—Et ça fait un gâchis...

D'Arzac.—Une salade de saisons.

Mme D'Oviedo.—C'est un mot ?

D'Arzac.—Je crois... je crois...

Mme des Friquettes.—Toujours est-il que si cela continue, il n'y aura plus de modes. Comment les lancer à propos quand on ne sait sur quel temps danser ?

D'Auberive.—Ne craignez rien, chère madame, la mode est éternelle. Elle est nécessaire, d'abord à la grâce de vos gestes et de vos mouvements, ensuite à l'élévation et à la profondeur de vos pensées. Et puis la mode a un rôle social.

Mme des Friquettes.—Qu'est-ce que vous me dites là ?

D'Auberive.—Connaissez-vous mon vieil ami Chamfort...

Mme d'Oviedo.—Un petit, très chic, encore beaucoup de cheveux... un monocle, membre de l'Union...

D'Auberive.—Non, madame, non. Un grand, très beau, une perruque poudrée, un petit lorgnon d'or à deux branches, un jabot, une tabatière entre de longs doigts fins. Des yeux pleins de gaieté et de mépris. Il s'est tué.

Mme Dupont de la Nièvre.—Oh ! mon Dieu ! c'est affreux !

D'Auberive.—Oui, il s'est tué en 1794.

Mme Dupont de la Nièvre.—Ça ne fait rien, c'est affreux tout de même...

D'Auberive.—Passons. J'ai tort de vous attrister inutilement. Donc, mon ami a dit fort judicieusement : "que la mode est en quelque sorte l'impôt que l'industrie des femmes met sur la vanité des riches." Songez donc, chère madame, que sans votre goût effréné pour toutes sortes de chiffons, de colifichets et de babioles, des milliers de malheureux mourraient de faim, de froid, de détresse. L'on croit de tous ces menus bibelots qu'ils sont inutiles, On a tort puisqu'ils servent dans le même

temps à vous faire sourire et à empêcher de pleurer une foule de pauvres gens.

Mme des Friquettes.—Et l'on dit du mal des femmes !

D'Arzac.—Il faut bien vivre.

D'Auberive.—Ce n'est pas un mot ?

D'Arzac.—Je ne crois pas...

Mme des Friquettes.—Bravo ! mon cher marquis ! la mode est un devoir.

Mme Oviedo. — La mode est une mission !

D'Auberive.— La mode est un instinct. Elle est aussi vieille que le monde. Elle a toujours existé depuis qu'il y a des femmes et qui trompent...

Mme Dupont de la Nièvre.—Pourtant lorsqu'il n'y avait pas de glace pour se coiffer et s'habiller ?...

D'Auberive.—Il y avait le cristal des sources et le miroir tranquille des étangs.

Mme des Friquettes.—Et lorsqu'on ne portait pas de vêtements ?...

Mme Oviedo.—Oui, lorsqu'on allait tout nu ?

D'Auberive.— La mode existait tout de même. On en a certainement lancé plus d'une au paradis terrestre.

D'Arzac.—Le boa... C'est un mot.

D'Auberive.—Savez-vous ce que dit Eve à Adam quand de côté elle se fut faite femme ?

Mme des Friquettes.—Ma foi non...

D'Auberive. — Eh bien, lorsque Adam s'éveilla de ce premier sommeil— qui, suivant le mot d'un poète fut son dernier repos— Eve était debout près de lui, toute fraîche sortie des mains du Créateur. Elle se cambra, s'étira les bras, soupira et sans transition déclara : "Mon ami, je n'ai rien à me mettre..."

Mme Dupont de la Nièvre.—Comme c'est vrai !

D'Auberive.—Et voilà comment la mode fut créée cinq minutes environ après la femme. Car, bien entendu, Eve se mit de suite en quête de parures assorties à son genre de beauté, au temps qu'il faisait et aux milieux qu'elle fréquentait. Elle lança d'abord la feuille de figuier, puis, bientôt celle de l'acacia plus discrète et moins habillée, puis celle du maronnier plus cérémonieuse, celle de la fougère plus fantaisiste...

Soyez assurée que lorsque notre première mère rentrait en retard

dans sa cabane, Adam devait lui demander : "Qu'avez-vous fait ma chérie ?" Et elle ne manquait pas de lui répondre, en préparant le miel de cinq heures : "Mon ami, je cherchais dans la forêt des feuillages qui allaient avec la couleur du ciel et celle de mes cheveux." La forêt, ce fut la première couturière.

Mme Dupont de la Nièvre.— Déjà !

D'Auberive.—Oui, madame, déjà. D'ailleurs, avant de pouvoir soumettre la forme de leurs vêtements aux caprices de la mode—puisque vêtements alors point n'était—les hommes et les femmes y soumièrent leur corps. Voyez plutôt les sauvages, qui ignorent jusqu'à l'usage du pagne le plus dérisoire. Chez eux, le tatouage varie d'année en année. Vous n'ignorez pas qu'en Chine il est d'une élégance élémentaire pour les femmes de réduire leurs pieds à l'état de petits moignons. Mais savez-vous que vers le haut Zambèze il est une tribu où le nez découpé en petites lanières se porte couramment, et qu'au Groenland, certaines Laponnes coquettes s'arrachent de deux dents l'une, pratiquant ainsi dans leur mâchoire une série de petits créneaux. Qu'est-ce donc que tout cela si ce n'est la mode, la mode éternelle, universelle, imprescriptible.

Mme des Friquettes.—Comment ! vous osez comparer ces pratiques barbares à nos élégances ?

D'Auberive.—J'ose, chère madame. Élégance en deçà des Pyrénées, ridicule au delà...

Mme Dupont de la Nièvre.—Mais puisqu'il n'y a plus de Pyrénées...

D'Auberive.— Oh ! vous savez, quand il n'y en a plus, il y en a encore ! D'ailleurs, quoi de plus naturel que la versatilité de la mode ? Elle varie dans l'espace comme dans le temps. Quoi de plus différent de vos robes du style Fallières que vos robes du style Carnot ?

Mme des Friquettes.—C'est vrai ; lorsqu'on revoit ses anciennes photographies, on a honte.

Mme Oviedo.—Et l'on se demande comment l'on a pu plaire sous de telles horreurs !

Mme Dupont de la Nièvre.— Et pourtant, on a plu.

D'Arzac.—A verse... C'est un mot : *(Il rit seul, d'ailleurs)*.

Mme des Friquettes. — Il faut bien changer.

Mme Oviedo.—Pour faire la fortune des couturières.

D'Auberive.—Et pour faire la joie des hommes.

Mme des Friquettes.— Vous n'avez pas tout à fait tort. Mon mari, à moi, qui, mon Dieu, en vaut un autre, regarde mes portraits d'autrefois un peu comme ceux d'anciennes maîtresses, avec un sourire où il y a un rien de reconnaissance, pas mal d'indifférence, un soupçon de tendresse et un brin d'ennui...

D'Auberive.— Seulement, mesdames, la vie va si vite à présent, elle est si téléphonique, si automobile, qu'en fait de modes, comme en fait de toutes autres choses, il faut brûler les étapes.

Mme des Friquettes.—Vous ne croyez pas si bien dire : savez-vous l'histoire de Simone Chevière ?

Toutes.—Non ? dites vite !

Mme des Friquettes.—Eh bien ! l'année dernière, vous savez, on portait des jupes en forme, très étoffées, et des manches plates qui allaient à ravir à Simone. A Trouville, où elle passe l'été avec ses parents, elle rencontra le petit La Hire qui s'éprit follement d'elle. Ils furent fiancés en huit jours. Mais le jeune homme était obligé de faire un assez long voyage au Brésil où il a des propriétés. Le mariage fut renvoyé à six mois. La Hire partit. Pendant son absence, patatras, les robes changèrent de forme. Lorsque La Hire revint en France, on faisait des manches très amples, la taille était baissée et les jupes tout à fait collantes. Avec ces toilettes-là, la pauvre petite Simone avait l'air d'un ballon d'enfant au bout d'une perche. Elle paraissait engoncée d'en haut, étriquée d'en bas. Bref, La Hire eut une déception affreuse.....

D'Auberive.—Et le mariage fut rompu ?

Mme des Friquettes.—Net ! Mais voilà le plus beau. A peine le projet était-il abandonné de part et d'autre que les modèles changèrent à nouveau. Simone se retrouva tout à fait à son avantage. La Hire la vit, fut repincé dur comme fer, et on assure qu'il va redemander la main de Simone.

Mme D'Oviedo.— Mais c'est un monstre !

D'Auberive.—Oui, c'est un homme.

G.-A. de Caillavet et R. de Flers.

## L'IDEAL

## RECETTES FACILES

## CONSEILS UTILES

EST le nom d'un nouveau salon de Modes et de Confections, très coquet, très genre où le personnel vous accueille avec un sourire et une amabilité de canadiennes charmantes.

Il faut voir, dans ses détails, cette installation jolie où la grande clarté du jour se joue gracieusement sur les riches nuances des feutres et des velours, des rubans, des fleurs et des oiseaux ou des voilettes gentilles qui nous embelliront.

Une fois qu'on y a vu de près, on y retourne, tant il est vrai de dire que c'est l'Idéal.

Le département des chapeaux est sous la direction d'une modiste habile qui a fait ses preuves aux Etats-Unis ; celui de la confection des robes et des manteaux sous la conduite de Mlle Talbot, déjà connue de nous comme professeur de coupe au Monument National.

C'est donc dire à la clientèle choisie qui a eu l'avantage de bénéficier du talent de ces dames, qu'elle retrouvera là, à leur salon de Modes, l'art et le BIEN FAIT qu'elle convoite.

Allons toutes à l'Idéal... mesdames, puisque l'Idéal doit être le but suprême de notre pensée et de notre ambition !

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 464, rue St-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

**JEAN DESHAYES, Graphologue**

1873 rue Notre-Dam<sup>e</sup>-Est, Hochelaga.

**"ANTI-KOR-LAURENCE"**

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

**AGNEAU AUX POIS VERTS.** — Prenez un morceau d'agneau que vous couperez en pièces de quatre doigts, ajoutez-y un peu de poivre, sel et persil, avec de l'eau bouillante pour couvrir la viande ; faites cuire durant une demi-heure, puis, ajoutez une pinte de pois verts avec un peu de farine rôtie et laissez encore une demi-heure au feu.

**CHARLOTTE GLACEE — AUX FRAISES.** — Faites geler à moitié une chopine de crème et une chopine de lait bouilli d'avance avec une cuillerée à thé de corn starch et le quart d'une tasse de sucre. Mélez à une canistre de fraises conservées, une tasse de sucre et le jus d'un demi-citron. Passez à l'étamoir et glacez. Bordez un moule de doigts de dame et versez au milieu la crème glacée. Gardez une heure dans la glace, renversez et servez.

**CONFITURES AU— FRAISES ET AUX FRAMBOISES.** — Pilez du sucre, mettez livre de sucre pour livre de fraises épurées, saupoudrez le sucre sur les fraises par lits, laissez reposer une heure, puis mettez au feu sans eau, faites cuire en remuant la casserole, écumez avec précaution, mettez-les quand vous jugerez que le sirop est assez épais.

**TARTE DANOISE.** — Etendez de la gelée de groseille sur un disque de biscuit de Savoie, saupoudrez d'amandes hachées ; recouvertes avec des tranches d'ananas recouvertes de fraises et de framboises ; sucrez et parfumez de la crème, fouettez la crème et disposez-la en petits choux autour de la tarte et des fruits.

Plus sont grandes les injustices de la foule, moins elle les pardonne à ses victimes.

**TACHES DE GRAISSE SUR LES POELES.** — On peut enlever les taches de graisse d'un poêle en les frottant avec un linge sur lequel on a versé un peu de pétrole.

**POUR FAIRE DISPARAITRE LES MAUVAISES ODEURS.** — Jetez des pelures d'orange séchées sur une platine surchauffée, ou sur un poêle bien rouge ; les mauvaises odeurs disparaîtront aussitôt pour faire place à une odeur très agréable.

**LES TACHES SUR LES VETEMENTS.** — Pour enlever les taches de gazon, laissez tremper la partie tachée en la frottant dans de l'eau et de la crème de tartre. Lorsqu'un vêtement est gâté par l'humidité, une application de jus de citron est considéré très efficace pour enlever les taches. Lorsque ces dernières refusent de disparaître, il serait bon de les tremper dans un gallon d'eau contenant du chlorate de chaux. Rincez ensuite.

**LOUIS MUSER**

**COIFFEUR**

Monsieur L. Muser a le plaisir d'annoncer à sa clientèle, qu'il ouvrira vers le 15 ou 25 septembre dans l'édifice Banque Molson, coin Sainte-Catherine et Stanley, un Salon de Coiffure pour dames.

D'ici à cette date, pour tous les ordres qu'on voudra bien lui confier, M Muser ira à domicile aux mêmes prix que ceux de son Salon.

S'ADRESSER

**36 rue Cathcart, Montreal**

Tél. Bell : Uptown 2508

**Les plus beaux morceaux funèbres, bouquets de noce, paniers de présentation**

Sont procurés à bas prix

**Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine**



# PAGE DES ENFANTS

## Napoléon II

Le fils du maître de l'Europe, déchu du trône, accepta avec une noble résignation son rôle diminué à la cour de son grand-père. Esprit lucide, âme forte de chrétien, il eut une vie irréprochable. L'"Aiglon" mourut dans toute sa blancheur.

Le soir du baptême du jeune prince, l'empereur dit à sa gouvernante ces belles paroles :

— Madame, faites de lui un bon chrétien, pour qu'il puisse être un Français.

La veille de la bataille de la Moskowa, Napoléon reçut de Marie-Louise le portrait de son fils. Il le fit exposer à l'entrée de la tente impériale. Tous les officiers de sa maison, ainsi que les généraux réunis en ce moment autour de lui pour recevoir ses derniers avis, furent admis à le voir. Napoléon éprouvait une joie inexprimable :

— Messieurs, dit-il, si mon fils avait quinze ans, croyez qu'il serait ici, au milieu de tant de braves, autrement qu'en peinture.

Un moment après, il ajouta :

— Ce portrait est vraiment admirable ; j'en suis enchanté.

Puis il le fit placer hors de la tente, sur une chaise, afin que les soldats de la garde pussent le voir. Puis soudain, le front tout rembruni, Napoléon dit :

— Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille.

Ce portrait fut emporté à Moscou et placé au Kremlin dans la chambre même de l'empereur.

On raconte qu'un jour de pluie le jeune enfant était maussade. L'empereur voulait le distraire, mais il avait inutilement essayé tous les moyens pour y parvenir. Le petit prince ne pouvait détourner ses regards d'un groupe de gamins qui jouaient dans la boue sur la place voisine.

— Mais enfin, que désires-tu donc ? s'écria Napoléon, à bout de patience.

— Oh ! papa, répondit-il avec vivacité, que je voudrais être là-bas, avec ces enfants, dans cette belle boue !

Son grand-père, l'empereur d'Autriche, François II, se faisait souvent le compagnon de jeux de l'enfant ; son cabinet de travail était toujours ouvert au jeune duc, et, comme ce dernier était naturellement très questionneur, il n'était pas rare de les voir s'entretenir ensemble sur tout ce qui venait frapper l'imagination du petit prince.

— Mon grand-papa, dit un jour celui-ci, n'est-il pas vrai, quand j'étais à Paris, j'avais des pages ?

— Oui, je crois que vous aviez des pages.

— N'est-il pas vrai aussi qu'on m'appelait roi de Rome ?

— Mon enfant, répondit l'empereur, quand vous serez plus âgé, il me sera plus facile de vous expliquer ce que vous me demandez : pour le moment, je vous dirai qu'à mon titre d'empereur d'Autriche je joins celui de roi de Jérusalem, sans avoir aucune sorte de pouvoir sur cette ville. Eh bien ! vous étiez roi de Rome, comme je suis roi de Jérusalem.

Le général italien Pino avait offert à l'empereur d'Autriche un jeune lionceau qu'il avait pris lui-même, au cours d'un récent voyage. Un jour l'animal jouait avec les chèvres qui le nourrissaient, dans l'un des pans de la ménagerie de Schönbrunn : l'empereur voulut aller le voir avec ses enfants et le duc de Reichstadt. Tout à coup, à la vue d'une chèvre qui courait vers elle d'un air menaçant, la plus jeune archiduchesse se mit à pousser des cris de frayeur. — Ne craignez rien, dit le duc en saisissant adroitement la chèvre par les cornes, je l'empêcherai bien de vous approcher.

— Voyez, dit l'empereur en souriant il est bien jeune, et cependant il sait déjà comment on doit prendre la difficulté.

L'horreur du mensonge était aussi l'une de ses qualités principales. Il ne pouvait supposer qu'on voulût le tromper. Cette horreur le portait également à détester les fables, sans excepter celles de La Fontaine.

— C'est faux, disait-il, à quoi cela est-il bon ?

Seule l'histoire de Robinson Crusoë trouva grâce devant lui. Il conçut même pour cet ouvrage une véritable passion.

Nommé lieutenant-colonel à vingt ans, sa santé délicate ne résista pas à son goût et à son zèle pour le métier militaire. Fatigué, surmené, il fut pris d'une maladie de langueur qui le conduisit rapidement au tombeau. Il mourut pieusement, assisté de sa mère et de l'archiduc François, prélat auquel le prince avait demandé de l'assister dans ses derniers moments.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

**Quenneville & Guérin**

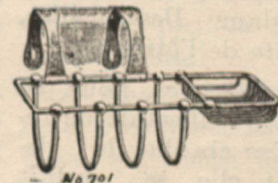
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.  
6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford ; 1634 St-Laurent, coin Fairmount ; 711 Notre-Dame Ouest, coin Versailles ; 700 St-Catherine Est, coin Visitation ; 399 Ontario Est, coin St-Hubert ; 1387 Ste-Catherine Est.

**Accessoires de Luxe**

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage. Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

**L. J. A. SURVEYER,**  
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

**DUPRAS & COLAS**

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

Tel. Bell Est 4106.

MONTREAL.

FEUILLETON

## Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

[Suite]

Elle ne pouvait s'empêcher de plaindre comme une martyre la demi-sœur de Colette, si timide, d'une si passive douceur, qui, après quatre années de vie conjugale presque entièrement remplie par les épreuves de la maternité, supportait avec un excès de résignation le caractère difficile de son mari ; car celui-ci ne se bornait pas à être volage.

Vivant sous le même toit que Madame Descroisilles à la villa des Roses. Françoise pouvait apprécier ses qualités morales, auxquelles peu de gens rendaient justice. Colette, toute la première, trouvait sa sœur d'une très ennuyeuse perfection, quoiqu'elle la vénérât, disait-elle. Mais les enfants avaient servi de trait d'union entre la jeune mère et l'institutrice ; elles s'entendaient, malgré beaucoup de différences. Ces deux femmes, parties de pôles opposés, devenaient l'une chez l'autre un idéal pareil de devoir, à cette nuance près que le nom de devoir était remplacé dans l'esprit de l'ancienne élève des Oiseaux par le nom de Dieu moins impersonnel, et qui avait tenu peu de place dans l'éducation laïque de Françoise.

—Mademoiselle Desprez est pieuse quand même, disait avec beaucoup de justesse madame Descroisilles, parce qu'elle mérite de l'être.

Mademoiselle de Breuves, pour sa part, représentait ou affectait de représenter l'antithèse absolue du devoir quel qu'il fût, elle se vantait d'être une instinctive, tout en pratiquant volontiers le paradoxe et l'ironie. Mais ce qu'on lisait surtout dans ses étranges prunelles pâles sous de longues paupières bistrées, c'était une tristesse insondable, qui remuait le cœur de cette autre isolée, Françoise Desprez. Non que ma-

demoiselle de Breuves fût tout à fait orpheline : elle avait un père, pour son malheur, un de ces hommes charmants qui sont la ruine et le désespoir de leur famille, sans d'ailleurs s'en douter, étant bons, d'une bonté facile, involontaire, irrésistible, la bonté des prodiges et des libertins. M. de Breuves parlait avec un attendrissement sincère de sa femme, qu'il avait fait, disait-on, mourir de chagrin. Il avait élevé auprès de lui, plutôt mal que bien, sa fille unique, et l'avait mise, presque enfant encore à la tête de sa maison, que fréquentaient surtout ses camarades de club et quelques artistes. Tous causaient, à dîner, devant la jeune fille comme si elle n'eût pas été présente, en riant de ses saillies imprévues, de ses audaces d'enfant terrible. On disait que, dans ce milieu anormal, elle était tombée follement amoureuse d'un homme marié qui avait pris plaisir au jeu jusqu'à l'heure où il en avait vu le péril ; alors il s'éclipça, non sans avoir, dans une mesure qu'on ne spécifiait point, compromis mademoiselle de Breuves. Quel souvenir gardait-elle de cet épisode assez obscur de sa première jeunesse, nul n'en savait rien. De fait, l'aventure s'était peut-être bornée à une désillusion, mais il n'en avait pas fallu davantage pour qu'on parlât d'Odile, comme d'une personne impossible à marier. A cet arrêt sans appel, il y avait encore une autre raison. Son père, en l'entraînant dans l'orbite mal réglée d'une existence bohème à demi où l'élégance se mêlait à la gêne, ne s'était jamais préoccupé de lui assurer un sous de dot. Mademoiselle de Breuves, aux confins de la trentaine, avait perdu toute fraîcheur. Longue, souple et mince, elle s'imposait à l'attention par une coquetterie à elle, impérieuse et agressive, par une humeur fantasmagorique et de vifs éclats de gaieté qui

alternaient avec des accès inexplicables de mélancolie. Libre et piquante dans ses propos, elle n'attirait pas les jeunes filles, faisait peur à leurs mères et préférait franchement, à la société des femmes, celle des hommes, pour lesquels cependant elle affichait un vague mépris. Aux yeux de Françoise, incurablement provinciale et qui, faute de vivre des romans, s'évertuait à en construire par l'imagination, c'est là une très curieuse énigme. Elle essayait de deviner, toujours tenue en échec par le sourire languissant, aiguë de soudaine malice, qui semblait dire : "Je vous en défie !"

VI

Lorsqu'elle s'arrêta quelques jours à Evian, sur le chemin d'Aix où elle allait soigner des rhumatismes, madame de Fierbois trouva sa protégée au spectacle, comme elle disait, et très intéressée, sinon parfaitement heureuse.

—Bon ! s'écria-t-elle, je gage qu'avec tout cela, vous nous ferez un livre. J'aurai donné l'essor à votre vocation !

—Vous aurez été pour moi ce que fut pour Cendrillon sa marraine, dit Françoise en hochant la tête ; mais le coup de minuit va sonner tout à l'heure, et je me retrouverai Cendrillon comme devant.

—Qui sait ? répondit gaiement madame de Fierbois, je suis d'avis que tout s'arrange et qu'il faut compter sur l'imprévu.

L'imprévu vint, en effet, sous les traits d'un jeune homme beau comme le Chevalier du Cygne dans "Lohengrin", bien qu'infiniment plus moderne, et sauf que ce ne fut pas un cygne qui l'amena. Il descendit tout simplement à l'improviste d'un des grands vapeurs qui font le service du lac.

C'est un événement que le passage, chaque après-midi, du bateau express qui attire dans le port tout Evian, prétexte à toilettes, à bienvenues lruyantes. Les femmes se font belles pour cette heure où elles sont sûres d'être vues et admirées. Les hommes, qui commencent peut-être à trouver monotone le retour imperturbable des mêmes loisirs, y portent une vague curiosité. On attend la rentrée lasse et poudreuse des touristes amis



qui sont allés explorer les rives prochaines, on va souhaiter bonne chance à ceux qui partent pour quelque ascension, là-bas, avec l'attirail tout neuf des alpinistes. Et ce sont des exclamations, des adieux échangés, de jolis saluts du mouchoir ou de la main, une petite fièvre, vraie ou fausse, qui précède le prestige de la fantasmagorie quotidienne, donnée avec des variantes infinies par le coucher du soleil. Le bateau d'une blancheur que l'on dirait laquée, aux cuivres brillants comme de l'or, aux gréments tout neufs, stoppe avec un souffle hâlant, qui couvre les raclements de violons, les grattements de guitares et les voix nasillardes, glapissant sur le pont, "Santa Lucia". Puis c'est le tapage du débarquement, une descente précipitée, tandis que les portefaix s'emparent des bagages, que les noms des hôtels s'entre-croisent dans l'air avec des inflexions tentatrices et que la roue se remet à battre l'eau bleue qui rejaillit en écume d'argent.

Sous la tente protectrice des voyageurs de première classe, avant même l'arrêt du vapeur, un chapeau quelque peu bossué s'était allègrement agité à plusieurs reprises parmi beaucoup d'autres plus corrects. Il salua de nouveau dans la direction du groupe où se tenaient, côte à côte, Françoise et son élève, plus jolie que jamais en robe de batiste rose où couraient des broderies légères. La robe, le visage, luttaient de fraîcheur. Tout à coup Colette poussa un petit cri de joyeuse surprise:

— Mais c'est Max! Max Holder! C'est lui-même!

Déjà le jeune homme avait rejoint madame d'Angenne et s'excusait, en l'abordant, de ce qu'il appelait son petit air de bandit, motivé par les rudes ascensions qu'il avait faites depuis quelques semaines à la suite de Geoffroy, le botaniste... le plus intéressant compagnon, disait-il. Quelle belle chose qu'un voyage de recherches scientifiques dans les Alpes! On en revenait déguénillé, mais tout plein d'une importance nouvelle, mê-

me quand on s'était borné à escorter et peut-être à importuner le savant. Son valet de chambre et ses bagages l'avaient précédé à l'hôtel des Bains; dans une heure il serait présentable!

Tout en parlant, il ne cessait de regarder Colette, et celle-ci répondait à son regard par un sourire qui parut probablement trop expressif à M. de Narcey, car il se détourna d'un air maussade après l'échange d'une froide poignée de main avec le nouveau venu. Auprès de ce beau garçon aux vêtements usés par les intempéries, les jambes prises dans de hautes guêtres, un sac à bretelles rejeté sur l'épaule, le bâton ferré à la main, son élégance irréprochable devenait vulgaire. Cette comparaison s'imposa sans doute à l'esprit de Françoise; aussitôt que l'inconnu, sautant dans un petit panier aux grelots sonores, fut un peu loin, elle dit à Colette:

— Vous me demandez toujours ce que je pense de monsieur de Narcey? Eh bien! voilà: je lui préfère cent fois Max Holder.

— Et vous n'avez pas tort, répondit Colette d'un ton singulièrement sérieux; mais, du premier coup, vos préférences portent bien haut. Les Max Holder ne sont pas pour de pauvres filles qui valent tout au plus comme on dit, trois cent mille francs.

— Quel vilain mot: "valoir!" La beauté, la jeunesse, le cœur, sont inestimables, puisque tous les millions du monde ne les remplaceraient pas.

— Oh! mais Max trouvera, si bon lui semble, la beauté, l'esprit et tout le reste avec des millions par surcroît. Vous savez qu'il est le fils d'un des plus grands banquiers de France, Anselme Holder, le banquier?...

— Vous oubliez que je ne sais rien. J'ai vu une belle et franche figure hâlée qui aurait pu être celle d'un joyeux vagabond, battant la montagne à pied pour son plaisir, et, là-dessus, je vous ai dit simplement qu'il me plaisait plus que monsieur de Narcey lui-même.

— Quelle ironie dans ce "lui-même", comme si je ne m'apercevais pas très bien que vous ne l'aimez guère!... Pourtant, il est probable que j'épouserai René de Narcey, par la seule raison qu'il me demande, tandis que Max Holder se borne à être un aimable et gentil camarade, qui flirte, mais n'épouse pas. C'est le triste sort des femmes, ajouta mélancoliquement Colette, d'être réduites à attendre ce que le hasard leur accorde. Elles ne commandent pas à la vie.

Pendant ce temps une assez vive discussion s'engageait derrière elles, sur le quai ombreux où elles marchaient côte à côte, entre madame d'Angenne et madame de Fierbois.

— L'arrivée de ce jeune homme me contrarie fort, disait la première.

— Pourquoi?

— Il se jette partout sous nos pas. Parce qu'il a dansé, l'hiver dernier, cette pavane, chez la comtesse Hitorff, avec ma fille, ce n'est pas une raison pour la poursuivre ainsi! Je l'ai trouvé depuis lors beaucoup trop assidu chez moi.

— Quel mal y voyez-vous? Un si charmant garçon! C'est l'homme le plus beau que j'aie rencontré en France après mon incomparable mari, fit madame de Fierbois avec un long soupir.

— Comment! Quel mal j'y vois?... Être charmant, c'est être dangereux. Et il tombe ici au moment où nous attendons une réponse définitive que Colette, vraiment, tarde trop à donner. Il faut que ces pauvres Narcey soient d'une patience!

— Vous croyez que le jeune Holder est pour quelque chose dans ses attermoissements?

Les deux dames parlaient très bas, mais avec une animation dont Françoise, qui venait de se retourner, fut surprise. Sur un geste significatif de madame d'Angenne, elle pressa le pas et entraîna Colette.

— Oh! rien ne prouve qu'elle se soucie de lui, mais chacun sait que monsieur Max Holder adresse beaucoup trop volontiers ses hommages aux jeunes filles.

—A qui préféreriez-vous donc qu'il les adressât? demanda madame de Fierbois courroucée.

—Mais aux coquettes qui sont dans le monde pour cela, ou bien hors du monde, à celles qui ne comptent pas.

—Vous reprochiez cependant, s'il m'en souvient, à monsieur de Narcey sa danseuse.

—Oh! c'est une vieille histoire. Je la lui reprochais surtout parce qu'il avait mangé beaucoup d'argent pour elle. Autrement...

—Ah! Marianne, combien vous êtes Française!

—Ah! ma bonne amie, combien vous êtes restée Américaine!

—Non, répliqua résolument madame de Fierbois, je suis une fois pour toutes du pays de mon mari, mais j'appartiens à une France déjà cosmopolite, et qui sera peu à peu renouvelée par l'Amérique.

—Où l'on ne s'enquiert pas plus qu'il ne convient, n'est-ce pas, de la provenance des millions de spéculateurs tels que monsieur Anselme Holder?

**Femmes économiques**

Quelle est la femme qui ne peut pas économiser une trentaine de dollars par année?

Elles peuvent mettre de côté quelquefois beaucoup plus que cela. Maintenant, supposons, qu'elles mettent ces trente dollars à la caisse d'économie; si elles meurent quelques temps après, leurs enfants, leurs héritiers auront les trente dollars, mais pas plus. Supposons, maintenant, qu'elles ont mis ces trente dollars pour faire assurer leur vie, savez-vous ce qui reviendra à leurs familles? La somme de mille dollars. N'est-ce pas un chiffre enviable et ce petit exposé n'est-il pas de nature à faire ouvrir les yeux?

Naturellement, vous devez vous hâter des avantages et des privilèges que vous donnent votre jeunesse et votre santé. Plus on entre jeune dans les assurances, moins on paie.

Profitez donc du temps avant qu'il ne passe trop vite, et hâtez-vous de vous assurer à la Cie de la Sauvegarde, 7 Place d'Armes, sauvegardant ainsi, non-seulement vos intérêts, mais ceux de tous ceux que vous aimez.

La Sauvegarde a un département tout spécial pour les femmes.

Lady Business.

—Mon Dieu, je connais à peine cet homme taciturne, toujours absorbé en lui-même et qui porte partout un air distrait en suivant de l'œil incessamment quelque chose comme un ballon qui plane, la grande affaire sans doute qu'il vient de lancer. Mais j'ai beaucoup fréquenté ses pareils, chez nous. Vous ne paraissez pas bien comprendre en France l'es-pèce des grands hommes d'affaires, quoique vous ayez autant que d'autres le respect, presque le fétichisme des grands conquérants. Ne vous récriez pas... Ces gens qui tiennent entre leurs mains les compagnies de chemins de fer, les journaux, et quelquefois toute la politique, sont les conquérants d'aujourd'hui, avec moins de panache, je vous l'accorde, avec tout autant de véritable puis-

sance! Rien ne leur résiste. Pas plus que les César et les Napoléon, ils ne peuvent se flatter d'être absolument justes; l'excuse d'une razzia quelconque, c'est l'emploi qu'on lui donne, l'appoint qu'apporte ce butin à la grandeur du pays. De même, les fortunes acquises on ne sait trop comment ont leur excuse dans le bien général qui en résulte.

—Je ne sais quel bien général peut résulter de la trop grosse fortune de monsieur Holder, dit sèchement la baronne. Il ne se soucie que de son fils. Si froid et si revêche avec tous, il gâte ce garçon jusqu'à la folie.

—Eh bien, je trouve un pareil amour paternel assez touchant au milieu de la chasse au milliard, qui, d'ordinaire, n'attendrit pas le cœur.

(A suivre)



Aux  
**Cheres Lectrices**  
de ce Journal

**MERES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.**

Vous qui êtes Anémiques, Débilitées par les fatigues de la Famille; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

**POUR VOS CHERS MIGNONS**

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

**JEUNES FILES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES**

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous tous que  
**LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka**

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENECAL

Aux Etats-Unis: Rouse's Point Provinces N.O. Calgary, Alberta

## ECOLES DU SOIR

Les écoles gratuites du soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du premier octobre au premier mars, chaque année.

On y enseigne le FRANÇAIS, L'ANGLAIS, le CALCUL, l'ECRITURE et la COMPTABILITE.

### Montreal et Banlieue

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. Bergeron, 119 rue Mentana.

### QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé Th. G. Rouleau, Principal de l'École Normale Laval.

## LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,  
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.  
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.  
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a10.00 p.m.  
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,  
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.  
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25  
p. m.  
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.  
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.  
WINNIPEG, VANCOUVER, a9.40 a.m., 9.40  
p. m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.,  
b6.10 p.m., a11.30 p.m.  
OTTAWA, b8.25 a.m., b5.45 p.m.  
JOLIETTE, b8.00 a.m., a8.55 a.m., (1) 2.20  
p.m., b5.20 p.m.  
ST-GABRIEL, a8.55 a.m., (1) 2.20 p.m.,  
b5.20 p.m.  
STE-AGATHE, b8.45 a.m., (s) 9.15 a.m.,  
(1) 1.25 p.m., b4.30 p.m., b5.35 p.m.  
LABELLE, R9.00, b5.00 p.m., (1) 1.25 p.m.,  
b4.30 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les  
dimanches. (R) Mardi et jeudi seulement. (c)  
Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le  
samedi. (1) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la  
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue  
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-  
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS  
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

## Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

## QUÉRY FRÈRES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montréal



SPECIALISTE

## BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX GRATIS

144 Est STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal



Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15 cent par piastre pour tout achat en lunetterie. Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

## Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88  
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12..... 0.88  
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88  
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12... .. 0.88  
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12... .. 0.88  
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré ..... 0.88  
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2 ..... 0.88

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

MADAME! MADAMOISELLE!

### LISEZ CECI

MONTREAL MODE transformé en magazine mensuel 2 patrons gratuits avec chaque No [le seul magazine de mode en français publié au Canada] comprenant :

68 pages de texte, 100 modèles de toilettes

2 PATRONS GRATUITS

AVIS. Sur réception de 10c, il sera adressé à toute personne qui en fera la demande un numéro spécimen.

Adresse : MONTREAL MODE, MONTREAL, CANADA.

## GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

## Regrets superflus . . . .

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!...

Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

## PIANOS

## Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,  
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

Avez-vous un bébé ?

# Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES;

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

## STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SÛR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir. STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dô, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents,

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

## .. LES VERS ..

Les Pastilles sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

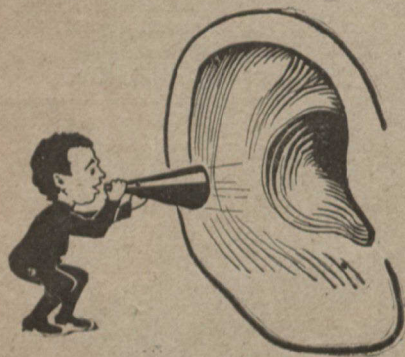
Dr Coderre pour Les Vers Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can

# NOUVEAUX RUGS DE \$9. A \$98.



Vous ne pourriez trouver de plus jolis rugs en ville que les nouveaux que nous venons de revoir. Ils sont en Bruxelles, Wilton Velours, Axminster et Tapestry. Les dessins sont pour la plupart fleuris, Orientaux, Empire, Art Nouveau, etc. Dans toutes les plus nouvelles combinaisons de couleurs — vert, rouge, faon, bleu, terracotta et brun. Les Rugs Axminster et Velours, sont sans couture — tous faits d'une seule pièce. Les Bruxelles, Wiltons et Tapestries sont cousus avec une à trois coutures tissées à même le patron du rug. Dans les Bruxelles, Axminsters et Wiltons, les patrons sont tissés d'un bout à l'autre, en sorte qu'ils dureront bien et garderont leurs couleurs. Prix, depuis \$9 à 98, moins 10 p. c.

## Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

### Les Cigarettes

# Sweet Caporal

Sont les préférées  
des dames

10c. LE PAQUET

# Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution  
du sens auditif :- :- :- :-

## ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies